

CHRONIQUE DE NOTRE VISITE A ANTSALOVABE CENTRE

Fokontany Antsalovabe, Commune rurale d'Antsalova, District d'Antsalova, Région Melaky

Julien, socio-organisateur
Nina, technicienne agricole
Ruffine, socio-organisatrice
Eli, socio-organisateur

Louis, assistant-coordonateur de l'ONG de terrain

Anja, stagiaire

Christophe, animateur de développement de la commune

Note : Cette enquête a été réalisée dans le fokontany d'Antsalovabe. Cette chronique a été rédigée après la visite d'une équipe du projet AD2M. La méthode AMED (approche des moyens d'existence durable) a pour priorité de donner la parole aux pauvres afin de connaître leurs contraintes, forces et aspirations, pour devenir partie intégrante des stratégies de développement durable. Les informations ci dessous sont celles que nous avons été en mesure de comprendre à travers ce que les membres de la communauté, y compris les plus pauvres, nous ont raconté lors de notre visite. Elles n'ont pas la prétention d'être exhaustives.



En route vers le marché



Le grand tamarinier



Antsalovabe, voulant dire « le grand Antsalova » est un fokontany très proche de la ville d'Antsalova. Une partie de notre équipe arrive au fokontany à pieds depuis la ville, d'autres en moto...L'accès est difficile même s'il s'agit d'une très petite distance (environ 500 m). La piste est dans un piteux état, terre rouge traversée par un petit ruisseau, bordée de ces buissons épineux caractérisant la zone. Les voitures ainsi que les gros véhicules ont beaucoup de mal à passer, et même la charrette ! Le village est si proche de la ville qu'on peine à dire qu'il est en milieu rural. Pourtant, il n'y a pas d'électricité et la population vit majoritairement de l'agriculture.

Nous avons choisi de visiter Antsalovabe pour préparer éventuellement de futures activités du projet AD2M. Se trouvant dans une région fortement enclavée, avec de grands problèmes de sécurité et de grand banditisme (les « dahalo »), nous avons privilégié la proximité pour cette première descente

dans la région. Nous sommes à près de 15 heures de piste de Morondava pour seulement 300 kilomètres de distance. La route est quasiment désertique, on y voit très peu de zones habitées et on ne se sent pas toujours en sécurité.

Antsalovabe est composé de plusieurs hameaux, les « campements », qui s'étendent sur plusieurs kilomètres. Nous avons alors décidé de nous concentrer sur le hameau central « Antsalovabe centre ». Comme nous avons souhaité partager l'expérience de la visite avec des responsables communaux, un membre du comité communal de développement d'Antsalova a généreusement accepté de nous accompagner.

Nous arrivons au pied du « ankiliben'i Boramo », le grand tamarinier de Boramo (un ancien chef du village), c'est le lieu où les villageois se rencontrent, discutent et décident. C'est la place centrale du village.

Petite histoire d'Antsalovabe

Quelques hommes nous rejoignent au pied du grand tamarinier pour notre première rencontre :

« Antsalova » c'était ici, à cette place, avant l'arrivée des colons. La ville a pris naissance ici mais les colons ont décidé de construire leurs maisons plus loin. En ce temps là, ça s'appelait « Ankilidia », le tamarinier sauvage.

D'après les dires des villageois, « Antsalova » viendrait d'un chant que les habitants d'autrefois avaient pour habitude de chanter, « Antsa » qui dit le chant et « lova » disant l'héritage. Mais d'autres disent que cela vient du fait que le village ressemble à un front : « salovana » en malgache.

En 1800, des « Antanosy » (une ethnie du Sud-est) sont venus habiter les environs. Ils se sont installés et « Tsiranto » en était le chef. Les colons sont arrivés en 1895 et ont construit une première école en 1911.

Voyant le grand nombre de zébus dans les environs, un conseiller du village a créé le marché en 1964. Le cheptel a été frappé par une grande maladie en 1972, c'est aussi l'année où le cyclone Eugénie a fait ravage. Quatre ans plus tard, en 1976, le fokontany a construit sa première école puis a eu son premier médecin (à titre libéral).

Une grande famine a frappé le village en 1985 et c'est alors l'occasion pour les habitants de prendre conscience de l'importance de l'agriculture. Falisoa, un homme dynamique, nous dit « *Les gens ne se souciaient pas de cultiver comme les zébus étaient si nombreux* ». C'est au cours de cette année qu'une vague de migration betsileo arriva, ils auraient, dit-on, ravagé la forêt.

En 1990, l'Etat déclare les forêts voisines comme « aires protégées ». Les habitants n'ont plus le droit à la coupe de bois. « *Aujourd'hui, il n'y a plus de nouvelles cases à Antsalovabe, nous n'avons pas le bois pour construire* » continue Falisoa. Cela n'empêche que les gens violent la règle. « *Nous n'avons que des jujubiers pour construire nos maisons.* »

Dans les années 2000, le projet « Bemaraha » démarre avec la construction de ponts.

La vie au village

Nous arrivons au village un 25 août, c'est une période que les habitants attendent tant. C'est la semaine du marché aux zébus à Antsalova. C'est le grand rendez-vous de tous les villages de la commune : les hommes, les femmes et les jeunes s'affairent car c'est le moment des affaires ! Nous avons prévu de tracer la carte du village et de retracer son histoire ce matin-là. En attendant sous le tamarinier, nous voyons les gens passer, hommes et femmes, avec quelques sacs sur le dos, quelques paniers sur la tête. Ils vont au marché. Ils ont marché des heures pour y être. Certains viennent de près, d'autres viennent de loin. Et nous comprenons alors que nous attendons peut-être des gens pour qui la priorité du jour était avant tout le marché.

Après quelques heures, les gens arrivaient petit à petit, essentiellement les hommes d'abord. Les anciens ont bien voulu raconter l'histoire du village. Christophe, l'animateur de développement de la commune, et Falisoa, l'homme dynamique du village, ont activement participé à la discussion. Nous sommes donc passés à la cartographie du village. Comme il s'agissait du premier jour de marché, beaucoup d'absents n'ont pas pu intégrer leurs cases sur la carte. Les personnes présentes occupaient essentiellement le même quartier. Ils nous ont expliqué aussi que *« les Sakalava ne se montrent pas, ils ne voudront pas venir à des réunions comme aujourd'hui. Et ils ne voudront pas vous accueillir chez vous »* En effet, les migrants, anciens ou nouveaux, sont plus actifs au village. La femme de Falisoa est animatrice pour l'office national de nutrition, elle nous dit que *« je viens proposer des recettes et de nouvelles manières de nourrir les enfants, les femmes sakalava ne se sentent pas concernées. Même si je dois faire du porte à porte, elles ne semblent pas intéressées. »* Et Julien, un des socio-organisateur, confirme *« jusqu'à aujourd'hui, dès qu'ils entendent le bruit de la moto qui arrive, ils se cachent »*.



Les hommes se sont donné rendez-vous à 14 heures au pied du grand tamarinier pour résoudre un cas de vol de zébus. Un système a été mis en place dans la région pour retrouver le troupeau. Il s'agit du « mpanara-dia » (suiveurs de route) : les hommes du village où a eu lieu le vol suivent les traces de zébus jusqu'à un prochain village. Si l'on n'y trouve pas les animaux volés, on revient et les habitants de ce village se chargent de poursuivre les traces à leur tour. Et le tour passe au village suivant jusqu'à ce que les traces disparaissent. Si les zébus ne sont pas retrouvés, il appartient à ce dernier village de « rembourser » le propriétaire trois fois le nombre recherché (pour 3 zébus volés, il faudra en rendre 9).

Néanmoins, la vie continue son cours... Au cours de nos rencontres et nos visites, nous avons pu découvrir la vie de tous les jours, la vie au quotidien des habitants de ce village.



Repozy



Zakiaraka, Zekiny et les enfants du coin



Josiane et son amie

Repozy a 70 ans et vit seul dans une chambre cédée par sa famille. Sa femme l'a quitté et son fils unique est décédé. Il est né au village. Aujourd'hui, il a encore la santé pour cultiver du manioc et de la patate douce, il a quelques poules. D'après lui, la vie est devenue difficile de nos jours, ce n'est pas comme avant. Il n'éprouve pas de problème pour vendre sa production. Pourtant, il se sent dépendant de la pluie. Dans les temps difficiles, il peut compter sur l'entraide familiale *« je sais lire et écrire donc je leur envoie des lettres par la poste »*. Le plus dur c'est le petit vol *« on vole le manioc au champ et les poules aussi »* puis la période de soudure *« La nourriture se fait rare en saison de pluie. Les gens qui peuvent stocker ont de la chance. Moi, j'en n'ai pas assez. »*

Ensuite, nous avons été chez Vakiaraka et Zekiny, un couple ayant la cinquantaine. Cela fait sept ans qu'ils vivent au village. D'origine antandroy, ils ont migré dans la région depuis plusieurs années en nous confiant que *« dès que nous entendons qu'une terre est riche, nous y allons »*. Ils ont quitté le village de Bemamba comme il y avait beaucoup trop d'insécurité : *« nous voulons nous rapprocher de la ville »*. Ils ont 9 enfants dont une fille envoyée en ville pour gagner de l'argent. Ils ont acheté leur parcelle sur laquelle ils cultivent du manioc et du maïs. *« Ici, il n'y a aucun papier quand on achète les terres, il s'agit juste d'un acte de confiance au sein de la communauté. On a donné 11 zébus. »* nous dit Zekiny. Ils vivent dans une zone en marge du village en passant par la fabrique d'alcool local.

Le lieu a l'air d'un quartier interdit. Nous voyant passer, on voit l'inquiétude des personnes se lire sur leur visage. Un homme tasse les morceaux de canne dans un tonneau, une femme verse de l'eau froide à la sortie d'un alambic pour obtenir l'alcool, les enfants jouent entre les tonneaux. Il y a juste un point d'eau et le sol est totalement recouvert des débris de canne. Nous nous arrêtons pour observer, et là, une femme nous explique comment ça marche et nous propose une dégustation. *« Tout le monde fait de l'alcool ici, hommes ou femmes »* nous dit Zekiny *« c'est une source de revenu sûre. Pour nous les femmes, ça permet une petite autonomie financière »*. Ici, la canne à sucre pousse toute l'année.



De l'autre côté, nous rencontrons Josiane et son amie pendant une séance de tressage dans la cour. Elles sont jeunes, Josiane a 23 ans avec un enfant de 5 ans. Ils vivent à trois dans une maison qui semble relativement bien équipée. On y aperçoit beaucoup de vêtements habilement rangés, un vélo, une radio, un mur recouvert de posters... Elle travaille la terre de son père comme on lui confie une partie : du riz, du manioc et de la patate douce. Dans sa cour, on trouve des arbres fruitiers (papaye, coco et banane) et son petit champ de manioc. Les parents l'aident beaucoup financièrement mais elle murmure doucement et rapidement « *quand j'ai un compagnon, je lui demande de l'argent* ». Avec un enfant à charge, elle n'envisage pas de se marier « *je vois les conditions dans lesquelles vivent les femmes ici, moi je ne pense pas au mariage, chacun son choix. Je veux mon salaire à moi seule.* »

En dehors des jours du marché aux zébus et des petits commerces à Antsalova, les femmes vont à Bemamba pour troquer l'alcool, le riz ou le manioc contre des vêtements, un pagne, ou de la nourriture. Les femmes passent beaucoup de temps au marché « *nous vendons nos produits pour acheter ce dont nous avons besoin à la maison. Parfois, on vend tout en quelque temps, parfois nous y passons la journée.* » Alors, le fait d'avoir des filles devient important pour s'occuper des tâches ménagères pendant que les mères sont au marché.

Les différents marchés et la ville offrent des sources d'information aux villageois. Certains ont la radio, d'autres profitent de leurs voisins pour écouter la leur. En ville, il y a des points d'appel et la poste pour garder un lien avec la famille qui est au loin. Le bouche à oreille est la manière la plus courante de se transmettre des informations.

Les ressources naturelles

Antsalovabe, comme le reste de la région, est une zone de migration. Les terres sont vastes et il n'y a pas de risque de ne pas en trouver en arrivant. Quelques auparavant, en visite chez le maire, il nous dit : « *les gens viennent vivre ici parce qu'on a beaucoup de terres. Il suffit de demander à la commune et aux notables.* » En effet, en arrivant au village, les migrants doivent s'adresser aux « olobe » (les notables et anciens) pour demander une parcelle. Les terres sont alors confiées au nouvel arrivant sans pour autant dire qu'il en est le propriétaire. Parfois, on achète. Mbola Tovondrainy est un migrant antandroy, il a acheté sa parcelle pour cultiver du manioc et du maïs. Mais il a encore envie d'en avoir d'autres : « *Je veux cultiver du riz mais je n'ai pas assez de terre* ».

Et même si les terres sont vastes, la maîtrise de l'eau reste encore une préoccupation pour la culture. Le village est bordé d'eau : Soahany, Antsalovabe et les puits qui ont été construits ne tarissent pas. Mbola continue de nous dire que *« oui, il y a de l'eau. Mais les gens ici ne cultivent pas assez. Et même s'il y a l'eau, elle est loin et on ne sait pas comment s'y prendre. »*

Avec l'eau, la terre, les migrations, il n'y a plus de bois pour construire les cases. Pourtant, dans certains quartiers, on trouve de nouvelles cases. Pour certains, l'aire protégée est une perte de ressources. Pour d'autres, le Tsingy est une ressource.

Mais au-delà de tout cela, Christophe, l'animateur de développement, nous confie que de sérieux conflits d'usage existent entre les agriculteurs et les éleveurs. Pourtant, aucun membre du village n'a évoqué ce problème.

A quoi aspire-t-on ?

Les différentes discussions avec les hommes, les femmes, dans les ménages,...ont permis de découvrir ce à quoi aspirent les habitants d'Antsalovabe.

« De l'électricité, un barrage, un marché, des points de collecte pour la production, des points de vente de médicaments (pour les hommes, les animaux et les cultures), du matériel agricole, une bonne piste entre Antsalova et Antsalovabe » voilà ce que disent les hommes. C'est vrai que le très mauvais état de la piste fait office de frontière entre les deux localités. A 500 mètres de la commune,



les hommes souhaitent avoir leur autonomie et les mêmes avantages que la ville.

Pour les femmes, elles souhaitent surtout avoir leurs propres sources de revenus, un accès au crédit, pouvoir faire de la couture et se regrouper pour cultiver et élever. Nous avons donc demandé pourquoi faudrait-il se regrouper pour des activités que vous faites déjà ? Une femme nous répond :

« nous prenons un risque. Si on y trouve des bénéfices, on appellera ça « fitarihan-tsoa » (littéralement tirer vers le bien). Si on n'y trouve aucun bénéfice, on appellera ça « fitariham-poana » (tirer vers le vide). »

Les parents souhaitent que leurs enfants puissent réussir leurs études et trouver un bon travail. Peu d'entre eux ont pu aller à l'école, même au niveau primaire. *« L'école sera leur héritage parce que nous, nous n'arrivons rien à leur donner ».*

On ne sera plus pauvre une fois que : *« l'on aura assez d'argent pour affronter toutes les difficultés, on a beaucoup de zébus, une maison, des rizières, du matériel agricole, des enfants qui ont réussi les études et trouvé un bon travail, manger à sa faim et ne pas envier les autres, avoir des vêtements,... »*

Des contraintes et des difficultés à affronter...des solutions et des stratégies mises en place

Face à de tels projets, nous avons tout de même constaté que les journées des femmes sont toutes remplies tandis que les hommes disposaient de beaucoup de temps libre (attendre les repas et repos

du midi). Les femmes ont deux types de journées : celle où elles vont au champ (en saison de pluie) et celle où elles vont au marché (en saison sèche).

Mais surtout, l'insécurité reste un grand problème. Que ce soit le petit vol ou le grand banditisme...les deux pèsent lourds sur les stratégies que développent les villageois pour vivre. Pour Repozy qui a 70 ans, ce sont les jeunes hommes qui volent comme ils sont nombreux à ne pas cultiver. Face à la recrudescence des vols, des mesures sont prises. *« Ici, on croit que la justice de l'Etat est corrompue donc on a notre système de justice sociale. »*



Les jeunes n'ont pas leur place par manque de volonté ou par manque de possibilité dans le processus de développement. Nous avons demandé à rencontrer les jeunes durant notre visite, on nous a dit que *« vous savez, vous aurez du mal à les avoir pour une réunion. Ils ne sont pas intéressés et se promènent en ville toute la journée. »*

Néanmoins, une jeune femme comme Josiane, qui travaille la terre se plaint de ne pas avoir des zébus pour travailler la terre. Elle n'est pas la seule à sentir le manque au niveau des moyens de production. Pas de matériel, peu de terres fertiles ou des terres accessibles aux migrants, pas d'argent pour payer des salariés, les villageois sentent qu'ils n'exploitent pas assez leurs terres.

La fabrication d'alcool ou la vente de tabac offrent alors des revenus d'appoint à une très grande partie de la population. Mbola Tovondrainy nous raconte qu'il va à Belo pour aller s'approvisionner en tabac *« nous y allons par deux ou par trois car nous craignons les « dahalo ». Nous marchons près de 9 jours aller et retour. »* Il fabrique aussi de l'alcool. L'alcool se vend et s'échange bien au troc. Comme beaucoup d'autres, il élève des poules et des zébus. *« Mes poules meurent tous les ans. Et j'en rachète toujours parce que ça aide à surmonter les petites difficultés (...) Les zébus, ça me permet d'aider mes parents si besoin, ils sont encore dans mon village d'origine (dans l'Androy). Ici, il n'y a ni usurier ni système de prêt. »* Biriazy, qui a 60 ans, vend ses poules quand le riz vient à manquer ou qu'un de ses enfants tombe malade.

Pour conclure

La région du Melaky fait partie des zones fortement enclavées de Madagascar. Même si la zone accueille beaucoup de migrants, les autochtones restent à l'écart et sont difficilement accessibles. Nous avons essentiellement rencontré et discuté avec les migrants Antandroy (l'ethnie venant du Sud de l'île). Il y a une nette impression que l'enclavement géographique s'est traduit par un enclavement psychologique. Les paysans ont beaucoup de mal à exprimer leurs idées, voire même à se faire une opinion sur leur mode de vie. Cela démontre bien un manque d'échanges et de nouveaux regards venant d'ailleurs.

La proximité d'Antsalovabe avec la ville d'Antsalova est à la fois un avantage mais aussi un handicap pour les habitants. Ils sont heureux d'avoir le marché, l'école, l'hôpital, à quelques minutes de

marche. Mais on y entend une frustration d'être si proche sans avoir les aménagements adéquats pour faire partie de la ville comme l'électricité, l'eau, ou tout simplement une piste en bon état.

Si les terres semblent abondantes, des aménagements hydro-agricoles, du matériel et des moyens de production pourraient augmenter considérablement la productivité. Bien évidemment, la question de l'insécurité doit être étudiée. Impliquer les jeunes dans les activités serait peut-être une première étape. Non seulement on gagne en main-d'œuvre mais aussi on réduit l'oisiveté qui finit par du petit vol. La proximité de la ville ne facilite pas cette option comme elle continue d'attirer les jeunes (les soirées passées au bar pour courtiser sont très prisées – c'est le rendez-vous immanquable).

L'arrivée du projet AD2M suscite beaucoup d'inquiétude mais aussi beaucoup d'attente et d'enthousiasme. On perçoit l'inquiétude d'un nouveau projet : qui va faire quoi ? Car il reste toujours une déception vis-à-vis des projets précédents. Maintenant, la forêt est une aire protégée, un pont qui ne fonctionne pas, ...Mais beaucoup d'enthousiasme ! Les femmes pensent déjà se regrouper pour des micro-projets, les hommes attendent du matériel et des aménagements...il reste à chacun d'apporter sa pierre.

ANNEXE : informations sur la communauté de Antsalovabe centre

Informations sur la communauté : Antsalovabe centre	
1. Aspects généraux de la communauté (localisation, démographie)	<p><u>Fokontany</u> : Antsalovabe, hameau central</p> <p><u>Localisation</u> : 500 mètres de la commune rurale d'Antsalova, district Antsalova, région du Melaky</p> <p><u>Population</u> : 959 habitants dont 523 femmes et 436 hommes</p> <p><u>Infrastructures</u> :</p> <p>Une église catholique</p> <p>Puits (2 ou 3)</p> <p>Un pont suspendu (projet Bemaraha)</p> <p>Ecole et collège publics et privés, hôpital à Antsalova</p>
2. Histoire (dates importantes)	<p>1800 : arrivée des premiers habitants « Antanosy » originaire d'Anosy. TSIFANALY en était le chef.</p> <p>1880 : le chef du village TSIRANTO se maria avec une femme sakalava.</p> <p>1895 : arrivée des premiers colons. BORAMO était le chef.</p> <p>1911 : construction de la première école par les colons</p> <p>1920 : un cyclone ravagea tout le village</p> <p>1930 : arrivée des Antandroy. Un grand incendie au village.</p> <p>1945 : un tremblement de terre secoua et une invasion de criquets</p> <p>1964 : création du marché aux zébus par NDRAHONA dit Lefolaky, un conseiller du village</p> <p>1967 : NDALISOA, le chef district, construit un pont et un puits</p> <p>1972 : passage du cyclone Eugénie et épidémie bovine</p> <p>1976 : construction de l'école primaire publique et nomination du médecin libre TOMBOLAZA Gilbert</p> <p>1982 : arrivée des « dahalo » dans la zone d'Antsalovabe</p> <p>1985 : grande famine et arrivée des migrants Betsileo qui ont ravagé la forêt</p> <p>1990 : le PNUD et l'UNESCO ont interdit la coupe de bois dans la zone protégée</p> <p>1998 : deuxième invasion de criquets</p> <p>2006 : première église catholique</p> <p>2008 : construction de deux puits et un pont avec le projet Bemaraha</p>
3. Organisation/ institutions présentes	<p>SEECALINE avec l'office national de nutrition</p> <p>Eglises catholique et évangélique</p> <p>AD2M à travers l'ONG Saragna</p> <p>DEBA</p>
4. Fêtes coutumières	<p>Circoncision</p> <p>Mariage</p> <p>Célébration des morts et ancêtres</p>
5. Activités : (sources de revenus)	<p>Cultures : riz, manioc, maïs, patate douce, canne à sucre, arachide</p> <p>Elevage : zébus et poules</p> <p>Vente de tabac</p> <p>Fabrication d'alcool local</p> <p>Vente de produits agricoles au marché d'Antsalova</p>

	Troc à Bemamba
6. Habitudes de vie/coutumes	<u>Interdits</u> : lundi et jeudi Recours aux sorciers et à une matrone
7. Niveau d'éducation	Généralement, niveau primaire mais très peu ont été à l'école.
8. Ressources naturelles existantes	Cours d'eau : Soahany – Antsalovabe (impraticables) Aire protégée (Tsingy de Bemaraha) Terres
9. Secteur privé (industries, mines, etc.)	Aucun mais grande proximité avec la ville
10. Aspirations, projets	Accès aux intrants nécessaires : matériel, accès au crédit, accès aux produits phytosanitaires Autosuffisance alimentaire Avoir des maisons et des meubles Une école plus grande Un centre de santé Rendre le village accessible : piste aménagée, pont opérationnel Des barrages L'électricité
11. Migration (qui et quand)	Longue durée : Antanosy, Antandroy, Betsileo, Korao Saisonniers : les Antemoro pour acheter des zébus et se salarier
12. Vulnérabilités	L'aire protégée interdisant la coupe de bois L'insécurité (dahalo et petit vol) L'enclavement (piste en très mauvais état) Les maladies animales et humaines Saisonnalités : période de soudure (en saison des pluies) et terres non-cultivables en saison sèche (pour le riz)
13. Potentialités	La canne à sucre cultivée toute l'année Nombre élevé de têtes de zébu Vastes terres potentiellement cultivables
14. Propositions	Augmenter le volume de production grâce à l'aménagement de barrages Réhabiliter la piste vers Antsalova (500m)
15. Relations	<u>Familiales</u> : « Angavy » ou entraide pour les travaux des champs <u>Sociales</u> : « Enga » ou « fitia tsy mba hetra » (mot pour mot, la solidarité n'est pas une taxe) ou entraide en cas de décès - dons pour les heureux événements (naissance, mariage) – travaux communautaires pour la piste par exemple <u>En dehors du village</u> : « mpanara-dia » ou le système pour retracer les zébus volés
16. Personnes rencontrées	<u>Autorités rencontrées</u> : M. Anatole, le maire de la commune rurale d'Antsalova M. Christophe, animateur de développement au sein du comité communal de développement Le chef-fokontany M. Imbena Georges, un notable du village

	<u>Familles visitées :</u> 12 ménages
--	--

Ménages visitées

Nom	Nb dans le ménage	Informations
Mbonisoa (femme, 20 ans)	6	Nouveau migrant venant de l'Androy N'est jamais allée à l'école Sans terre Vit de la fabrication d'alcool
Lignisoa (femme, 25 ans)	5	Originaire de l'Androy N'est jamais allée à l'école Sans terre Vit de la fabrication d'alcool
Biriazzy (homme, 60 ans)	12	Cultive le manioc, maïs et patate douce Possède quelques poules et zébus
Philomène (femme, 17 ans)	2	Jeune mère célibataire Sans activités Parents encore en vie
Nazandry (femme, 43 ans)	8	Sans mari, deux précédents mariages Sa mère et ses enfants à sa charge Eduquée, niveau 3 ^{ème} Sans terre tant qu'elle ne sera pas mariée
Mbola Tovondrainy (homme, 40 ans)	7	Originaire de l'Androy N'a jamais été à l'école – sa femme a été au niveau primaire Vit de l'élevage et agriculture, tabac et alcool
Sija (femme, 33 ans)	8	Mariée Terre empruntée (riziculture et arachide) Fabrique de l'alcool
Célestine (femme, 44 ans)	11	Mariée Autonome Vit de l'élevage et agriculture
Mahitasoa (femme, 18 ans)	3	Mariée Terre empruntée (la récolte lui revient entièrement) Fabrique de l'alcool
Tangisoa (femme, 65 ans)	6	Possède une rizière, un champ Possède une maison et des zébus
Zekiny (femme, 50 ans)	11	Mariée Possède une parcelle Possède des zébus
Repozy (homme, 70 ans)	1	Sans femme ni enfant Possède sa terre Possède quelques poules

Les stratégies de survie et les critères de pauvreté identifiés par les habitants

Les stratégies de survie

- Salariat agricole
- Vente de tabac
- Fabrication, vente ou troc d'alcool
- Vente des poules (ou zébus si besoin)
- Location ou partage de parcelle
- Vente ou troc des produits agricoles

Catégorisation de la pauvreté

Les critères de pauvreté

- Ceux qui n'ont pas de parcelles
- Ceux qui n'ont pas d'argent pour acheter des parcelles ou de zébus
- Ceux qui n'ont pas des zébus
- Ceux qui font du salariat
- Ceux qui ne mangent pas comme il faut (1 ou 2 repas par jour)
- Ceux qui ne peuvent pas envoyer leurs enfants à l'école

Les critères de richesse

- Ceux qui ont des zébus
- Ceux qui ont de grandes parcelles
- Ceux qui peuvent engager des salariés
- Ceux qui mangent du riz toute l'année et ont un surplus



Construire un monde libéré de la pauvreté

Le Fonds international de développement agricole (FIDA) est une institution spécialisée des Nations Unies qui a pour mission d'éliminer la pauvreté et la faim dans les pays en développement. Moyennant des prêts à faible taux d'intérêt et des dons, le Fonds élabore et finance des projets et des programmes qui aident les ruraux pauvres à se libérer de la pauvreté.

Depuis ses débuts, en 1978, le FIDA a investi 8,7 milliards de dollars dans 690 projets et programmes de développement rural, dans 115 pays et territoires du monde entier. Ces projets ont permis à plus de 250 millions de petits exploitants, éleveurs, pêcheurs, travailleurs sans terre, artisans et groupes autochtones d'agir pour améliorer leur vie et celle de leurs familles.

Le FIDA travaille avec les populations rurales pauvres, les gouvernements, les donateurs, les organisations non gouvernementales et bien d'autres partenaires pour s'attaquer aux causes profondes de la pauvreté. Dans sa lutte contre la pauvreté, il joue le rôle non seulement de prêteur, mais aussi de défenseur des ruraux pauvres.

L'une des priorités du FIDA consiste à aider les ruraux pauvres à développer et à renforcer leurs propres organisations pour leur permettre de défendre leurs propres intérêts et d'éliminer les obstacles qui empêchent tant d'entre eux, surtout les femmes, d'améliorer leur sort. Grâce à cette approche, le FIDA leur donne ainsi la possibilité de façonner et diriger leur destinée.

Fonds International de Développement Agricole
Via Paolo di Dono, 44 – 00142 Rome, Italie
Email : ifad@ifad.org
www.ifad.org

<http://www.ruralpovertyportal.org/french/regions/africa/mdg/index.htm>

